

APOSTOL

Juillet-2020 – n° 143



Bulletin de la Fraternité Sacerdotale Saint-Pie X
Rouergue et Languedoc-Roussillon



Le langage éloquent de la liturgie

Le mot de notre fondateur

Le portier doit veiller sur les lieux saints. Il doit éviter que ceux qui sont indignes ne pénètrent dans le sanctuaire. Il doit sonner la cloche pour appeler les fidèles à célébrer les saints mystères. Il doit sonner les cloches pour chasser les démons. C'est une attribution qui est donnée tout spécialement aux cloches lors de la bénédiction, de la consécration qui est donnée aux cloches, c'est de chasser les démons. Le portier aura soin des lieux sacrés, de l'autel. C'est là une grande responsabilité pour lui.

[...] Vous savez que l'évêque consacre bien d'autres choses. Il consacre aussi les pierres d'autel par exemple, parce que l'on y fait le Sacrifice de Notre Seigneur. Alors on consacre les pierres d'autel avec cette même huile, avec le Saint Chrême.

L'évêque consacre également les temples de Dieu, les grandes églises, les cathédrales. Toutes les grandes églises ont été consacrées avec du Saint Chrême aussi ; les calices, les patènes sont consacrés également.

Mgr Lefebvre

Le catéchisme nous apprend que les sacrements sont des signes sensibles institués par Jésus-Christ pour nous communiquer sa grâce. De manière plus générale, on peut dire que toute la liturgie, qui gravite autour du saint sacrifice de la messe et des autres sacrements, repose sur des signes sensibles, qui parlent aux hommes le langage des mystères de Dieu.

De l'édifice de l'église aux vêtements liturgiques, en passant par les attitudes corporelles de prière et les objets sacrés qui servent au culte, toute une forêt de symboles, que nous ne savons pas toujours déchiffrer, s'offre à notre regard. Une plus grande intelligence de ces signes permettrait certainement de participer au culte de l'Eglise avec une foi plus vive et une piété plus solide. Avec cette intention, ce bulletin se donne comme objectif de rappeler la signification de certains symboles utilisés sur l'autel du sacrifice, dans les vêtements sacerdotaux comme dans les objets sacrés. Mais regardons tout d'abord l'architecture d'une église.

Sans s'attarder sur le parvis de l'église, qui est l'espace ouvert devant le portail de l'édifice, rappelons seulement que le mot est un dérivé du terme « paradis ». Est ainsi souligné le fait que l'église, présente dans une ville ou un village, est déjà un petit coin du Paradis, dans lequel on peut venir goûter les joies célestes au milieu des peines de la terre.

Quand il existe, le narthex (et non le hall d'entrée !) est le lieu de passage, qui donne accès à l'église proprement dite. Intermédiaire entre le parvis et l'église, il rappelle à quiconque entre dans l'église, qu'on ne s'approche pas de Dieu et du lieu saint sans avoir au préalable quitté l'atmosphère profane et pécheresse du monde. Dans le narthex doivent s'arrêter ceux qu'une tenue vestimentaire indécente ne permet pas d'aller plus loin. Marcel et Mini-Jupe doivent rentrer chez eux pour se rhabiller ! On ne se moque pas de Dieu.

La présence du bénitier dans le narthex ou à l'entrée de l'église, invite le fidèle à se signer (du signe de la croix) afin de purifier son cœur souillé par le monde et de se libérer des influences mauvaises qui y règnent. En outre l'eau bénite rappelle discrètement à chaque fidèle celle qu'il a reçu sur sa tête le jour de son baptême. Dans le narthex, donc, on se souvient de qui on est et vers qui on s'avance !

Parvenu dans l'église, le fidèle se retrouve dans la plus grande partie de l'édifice, qui s'appelle à juste titre la nef. En effet, au sens originel, le mot désigne le « navire », qui est une image traditionnelle pour évoquer l'Eglise de Dieu. Il suffit pour s'en convaincre de renvoyer aux nombreuses allusions évangéliques de la barque, depuis laquelle Jésus enseigne les foules ou avec laquelle Jésus traverse, aux côtés de ses douze apôtres, le lac de Tibériade, quand il ne s'y endort pas au milieu d'une tempête qui se lève. S'installer dans la nef de l'église pour y prier, c'est donc se rappeler que le fidèle ne se peut se tourner et s'avancer vers Dieu, qu'en entrant et en appartenant à l'Eglise qui, comme la barque au temps de Jésus, nous aide à traverser la mer du monde pour parvenir sur la terre ferme de l'autre rive : à savoir la vie éternelle.

La direction, suivant laquelle se dirigent ceux qui ont embarqué dans la nef de l'église, est indiquée symboliquement par l'orientation de l'édifice. Traditionnellement construite autour de l'axe ouest-est,

l'église rassemble les fidèles de telle manière, qu'ils sont tournés vers l'est, là où le soleil se lève. Car le Christ ressuscité à l'aube du jour de Pâques est symbolisé par le soleil levant. Prier dans une église, c'est donc se tourner vers Jésus-Christ, tel qu'il est aujourd'hui : ressuscité. Et cela est encore plus vrai, depuis que les tabernacles sont installés, bien en vue, sur les autels, offrant aux fidèles la présence réelle et substantielle de Jésus-Christ, vers qui leurs yeux peuvent se fixer. Dans une église, le tabernacle attire de partout les regards : il est le cœur de l'édifice ; il est sa raison d'être.

Mais cela n'empêche toutefois pas de trouver des images ou des statues de saints, à commencer par celles de la très sainte Vierge Marie. Elles contribuent à rappeler que la sainte Eglise de Dieu, dans laquelle le fidèle se trouve, n'est pas seulement sur terre, mais qu'une partie de la grande famille de Jésus-Christ est déjà présente au Ciel, glorieuse, triomphante et accompagnant de ses prières d'intercession les pèlerins que nous sommes.

Abbé Louis-Marie BERTHE

Toutes les annonces sont désormais sur notre nouveau site internet.

<https://tradition-catholique-occitanie.fr>

N'hésitez pas !



CARNET PAROISSIAL

A reçu le sacrement de baptême

en l'église Notre-Dame-de-Fatima à Fabrègues, le 13 mai 2020

Maxence Dybiec

Ont reçu pour la première fois Jésus-Eucharistie

en l'église du Christ-Roi à Perpignan, le 14 juin 2020

Ambroise Foglia

Valentin Canet

Joséphine Canet

Isabeau Millet



« Je monterai à l'autel
de Dieu, du Dieu qui
réjouit ma jeunesse. »



L'autel fait partie intégrante de ce lieu nommé « église ». Bien davantage encore, il en est le **monument** principal **vers lequel** toutes les autres constructions et décorations sont ordonnées. Pièce principale de ce « lieu terrible », sa construction et son habillement répondent à des règles pleines de sagesse, à des symboles pleins de richesses. L'esprit de l'Eglise est là bien présent, à n'en pas douter.

L'autel est une **table** de pierre tirée du profane par une consécration épiscopale. Cette pierre contient des reliques de saints **dont quelques martyrs** nécessairement. Il convient qu'il repose sur un ou plusieurs degrés. Le chiffre demandé est trois pour exprimer les trois vertus théologiques : Foi – Espérance – Charité qui nous conduisent au Christ.

S'il est en pierre, c'est parce qu'il représente le Christ, pierre angulaire et fondement de l'Eglise. « L'autel où nous offrons le sacrifice est le symbole du sacerdoce éternel de Jésus-Christ par qui les prières des fidèles sont présentées à Dieu le Père » nous enseigne le Pontifical lors de la cérémonie d'ordination au Sous-diaconat.

La face sur laquelle est réalisé le Saint-Sacrifice est marquée de cinq croix sculptées : une à chaque angle et la dernière au centre. Elles sont le rappel des cinq plaies du Christ. L'évêque les oint au moment de la consécration.

Les reliques des saints sont placées dans un sépulcre, sorte de petite excavation située au milieu et dans la table que l'évêque scelle au ciment lors de la cérémonie consécratoire. Pourquoi des reliques dans l'autel ? Parce que l'Eglise veut conserver l'usage antique des Catacombes : les Messes étaient célébrées sur les tombes des saints martyrs ; parce que l'Eglise glorifie les saints ainsi ; parce que l'Eglise nous rappelle ainsi l'union intime entre Jésus et les saints par le Saint-Sacrifice, union à laquelle le fidèle doit tendre par le même moyen.

Les accessoires de l'autel

Trois nappes doivent recouvrir l'autel. Deux premières de la taille de la table d'autel, la dernière doit être suffisamment longue pour retomber de chaque côté de l'autel jusqu'au sol. Plusieurs raisons expliquent la

présence nécessaire de ces trois nappes. Elles peuvent arrêter plus facilement le Précieux-Sang s'il venait à se répandre. Elles sont l'ornement de la table du Seigneur sur laquelle sont servis les mets les plus délicieux. Elles rappellent les linceuls enveloppant le corps du Christ au tombeau. Elles honorent les trois Personnes de la Sainte Trinité. Elles symbolisent les trois jours que Notre-Seigneur a passés dans le tombeau.

L'autel peut être surmonté d'un tabernacle. Sorte de coffre en bois, en pierre ou en métal précieux qui renferme le Saint-Sacrement. Le tabernacle vient du mot « tente » en souvenir de la tente **construite** par Moïse et renfermant l'Arche d'Alliance symbole de l'Eucharistie.

Il doit être revêtu de soie blanche à l'intérieur et fermé à clé. Pour recevoir les vases sacrés contenant la sainte Réserve, il doit y avoir un corporal. Un conopée ou rideau le couvrira lorsque les Saintes Espèces y seront abritées.

Pour célébrer la Messe, il est maintenant nécessaire que l'autel soit paré d'un crucifix. Il fait face à la nef de telle sorte que le célébrant puisse lever son regard vers lui au cours du Saint-Sacrifice.

En outre, des luminaires disposés sur les gradins d'autel doivent être allumés pendant la Messe : deux aux Messes basses, six aux Messes chantées. L'usage des cierges à la Messe remonte aux Messes des Catacombes. Un auteur du XI^{ème} siècle rapporte que « ce n'est pas pour dissiper les ténèbres de la nuit, puisque nous disons la Messe au grand jour, mais pour honorer la vraie lumière, Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont le sacrement se réalise sur l'autel et sans lequel nous serions dans les ténèbres de la nuit. »

Tout, dans la liturgie et les moyens de la réaliser, relève d'un symbolisme ou d'une explication doctrinale. Rien n'est laissé au hasard de l'envie du moment ou d'un seul... Ecole d'apprentissage au détachement de soi et de retour à Dieu, la liturgie doit s'entourer de cet ordre matériel pour élever les âmes aux mystères divins.

Abbé Matthieu de BEAUNAY





Les vêtements sacrés du prêtre

Dans la société civile, personne n'en est étonné : les avocats et les juges ont leur robe, les militaires leur uniforme, les médecins leur blouse, etc. On s'étonne en revanche de voir un prêtre en soutane : habit noir et ample dont l'origine remonte à la toge romaine, portée avant les invasions barbares qui introduisirent des vêtements plus étroits. Certains s'étonnent encore plus en voyant le prêtre revêtir des vêtements tout particuliers lorsqu'il célèbre la messe ou d'autres sacrements. Pourtant quoi de plus normal ? « Nous ne devons pas entrer dans le saint des saints et célébrer les sacrements du Seigneur avec les habits qui nous servent aux autres usages de la vie. » (*St Jérôme*). Le culte étant un acte à part, il est logique d'y employer des vêtements à part.

Dans les débuts de l'Eglise, tandis que les persécutions étaient régulières, les ornements n'existaient pas ou peu. Ce n'est qu'après la fin des persécutions (au IV^e siècle) que les ornements commencèrent à apparaître, jusqu'à devenir obligatoire pour le culte. Ainsi le prêtre a la stricte obligation de revêtir les ornements pour célébrer la messe. Ceux-ci sont toujours d'une certaine couleur, selon la fête ou le temps liturgique : blanc pour les fêtes du Christ (sauf quelques exceptions) et de la Sainte Vierge, ainsi que pour les saints non martyrs ; rouge pour les martyrs et pour le Saint-Esprit (Pentecôte) ; vert pour l'espérance dans la longue série des dimanches après la Pentecôte qui symbolisent notre pèlerinage terrestre ; violet pour manifester la pénitence en Avent et en Carême ; et enfin noir pour le deuil lors du Vendredi saint ou des messes des défunts. Connaissons-nous bien les divers habits et leur signification ? Hélas bien souvent les fidèles ignorent jusqu'au nom même des ornements du prêtre. Un petit tour d'horizon s'impose...

L'amict est ce que le prêtre revêt en premier : c'est un linge qui couvre entièrement le col romain. Introduit au VIII^e siècle, il avait pour but de couvrir le cou à cette époque où le col romain n'existait pas, mais aussi de protéger les cordes vocales. Symboliquement, l'amict avertit donc le prêtre de ne plus ouvrir la bouche que pour le Saint-Sacrifice, et lui rappelle que sa voix est consacrée à Dieu, spécialement dans la célébration de la sainte messe.

L'aube est le second : elle doit son nom à sa couleur, *alba* en latin, c'est-à-dire blanche. Son origine s'enracine dans l'Empire romain, où ce genre de vêtement était porté par les personnes de condition. La blancheur signifie la pureté de l'âme que le prêtre doit conserver pour célébrer les saints mystères.

Ensuite vient le **cordons**, dont le premier but est pratique : il s'agit en effet de resserrer l'aube autour de la taille pour marcher commodément sans marcher dessus. Le symbolisme du cordon est aussi celui de la pureté, puisqu'il ceint les reins qui étaient jadis considérés comme le siège des mouvements charnels : en le revêtant le prêtre demande à Dieu de le ceindre du *cordons de pureté* et de le conserver dans la chasteté.

Puis le prêtre met le **manipule** à son bras gauche. Là encore d'origine romaine, c'était un insigne de la fonction de consul dans l'empire romain. En passant dans la liturgie, il était d'abord un linge pour s'essuyer le visage, mais qui s'est bien sûr embelli avec les siècles, jusqu'à devenir un élément à part entière de l'ornement, de la même couleur que le reste, et avec lequel il n'est plus question de s'éponger le front aujourd'hui. En l'ajustant sur son bras, le prêtre demande à Dieu de mériter de *porter (en cette vie) le manipule des larmes et de la peine, afin de recevoir un jour dans la joie la récompense de son labeur*. Le manipule symbolise donc le travail et les bonnes œuvres.

L'étole est ensuite mise autour du cou. C'est le plus ancien des ornements spécifiquement liturgiques. Assez tôt dans les premiers siècles de l'Eglise, ce linge fin changea de forme et fut réservée aux évêques, prêtres et diacres, car il manifestait le droit de parler en public. L'Eglise regarde l'étole comme un vêtement d'honneur et demande au prêtre de la revêtir lorsqu'il donne un sacrement ou une bénédiction. Elle symbolise notamment l'immortalité perdue par le péché d'Adam.

Enfin la **chasuble**, l'ornement le plus visible et le plus grand, était dans les premiers siècles une sorte de grand manteau, lui aussi beaucoup modifié au fil des siècles pour devenir la chasuble romaine que nous connaissons aujourd'hui. Son symbolisme est le joug de Jésus-Christ, ce même joug dont Notre Seigneur a dit : « Mon joug est doux et mon fardeau léger ». La croix bien visible sur le dos de la chasuble manifeste ce joug du Seigneur, c'est-à-dire les saints devoirs que le prêtre accomplit pour la gloire de Dieu. En revêtant la chasuble, le prêtre demande à Dieu de porter ce joug de telle sorte qu'il puisse mériter la grâce divine. Et la place manque pour parler de la chape, du surplis, du voile huméral, etc.

On voit donc bien à quel point les vêtements liturgiques sont chargés de symbolisme chrétien et de grâces pour le prêtre et pour les fidèles. Puissions-nous en prendre mieux conscience et nous attacher plus fortement à ces éléments qui font partie de la Tradition de l'Eglise.

Abbé Guillaume SCARCELLA





Le calice

« Je prendrai le calice du Seigneur et j'invoquerai son saint Nom » : telles sont les prières du prêtre après avoir communié à la sainte hostie à la messe. De quel calice s'agit-il ? Du calice des souffrances de Jésus dans son agonie ? Oui, mais aussi de ce vase précieux contenant le sang de Jésus. Les vases sacrés occupent dans la liturgie une place très importante et même nécessaire. Car comme la messe est le sacrifice du corps et du sang de Jésus sous les apparences du pain et du vin, des récipients convenables sont indispensables pour l'offrande et la communion. Le calice et la patène sont les plus anciens, mais au cours des siècles, l'usage a introduit le ciboire et l'ostensoir.

Dans l'Antiquité le mot « calix » désigne un vase à boire de forme assez définie. Façonné de diverses matières employées alors pour les coupes : métaux précieux ou non, alliage tels que le bronze, pierre dure, verre, marbre, faïence, ivoire, bois... La coupe, qui



servit à la Cène dut être un de ces vases profane qui fut choisi pour la circonstance en raison de sa richesse et de la noblesse de son matériau.

L'édit de Milan qui inaugure la paix de l'Eglise permettra le développement d'un art pour fabriquer des vases entièrement dédiés à cet office. Certains matériaux présentant des inconvénients graves tels que l'oxydation du fer, la porosité du bois, la fragilité du verre, seront écartés pour laisser place aux métaux plus nobles : le bronze, l'argent ou l'or. La règle actuelle est que la coupe du calice doit être au moins en argent, dorée à l'intérieur, alors que le support pourra être d'une autre matière. Cet art évoluera au début pour s'adapter à l'usage sacramentel et favoriser plus de

commodité, telle que la largeur du pied pour la stabilité, le nœud pour une meilleure prise ; puis sera influencé par le goût artistique des époques. Il faut noter cependant que tant du côté de la matière employée que de la décoration, la préoccupation première est de produire un vase aussi noble et riche que possible par respect et pour la gloire de Dieu.

Le calice est ensuite consacré, c'est-à-dire voué à un usage saint ; raison pour laquelle seuls sont autorisés à le toucher, ceux qui ont été consacrés ou en ont la permission exceptionnelle.

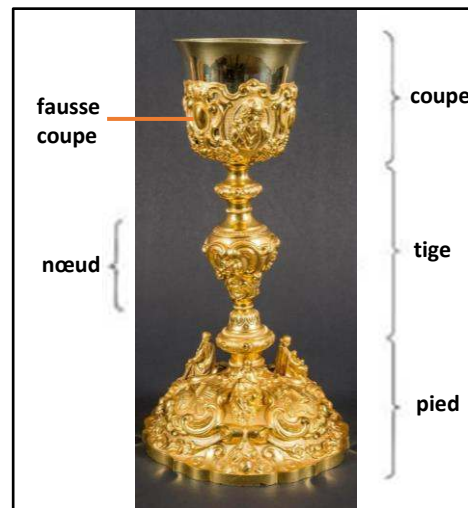
Jusqu'au XIII^e siècle on peut parler de l'épanouissement du style roman qui se caractérise par des gravures, des ciselures simples, assez géométriques, et symboliques. L'évangélisation des peuples barbares enrichira cet art par l'éclat du métal précieux, des pierreries et des émaux. Le calice roman est assez ramassé, il mesure environ 15 centimètres. Sa coupe en demi-hémisphère, élevée sur un pied aussi large et plat, est reliée par un nœud assez simple mais massif. L'ensemble est aussi harmonieux qu'imposant.



La moitié du XIII^e siècle voit apparaître un nouveau style : l'art gothique. Les méthodes de fabrication des calices et la manière de les décorer, les motifs gravés, **repoussés ou à nieller** sont bien déterminés. Désormais les métaux précieux sont presque seuls employés, l'ornement de pierreries devient plus exceptionnel, et progressivement une nouvelle forme va aussi voir le jour.



Le style gothique se caractérise d'abord par la finesse des ciselages, une grande symétrie décorative, des motifs symboliques et des décorations iconographiques. Puis la forme de la coupe devient cylindro-conique et l'ensemble plus élancé, le pied encore large et rond se découpe en lobes plus ou moins nombreux. Cette forme va s'accroître au XIV^e siècle. Apparaîtra plus tard par l'influence italienne une fausse coupe ornée de motifs floraux.



La base du calice se couvre d'écaillés, de feuillages ou d'ornements en relief et le nœud devient prismatique. Parfois la richesse de sa décoration complique un peu la manœuvre car la main n'a plus une place où se poser.

L'influence italienne de la renaissance modifiera profondément la décoration à partir du XVI^e siècle.

Les calices sont allongés pour chercher dans l'ensemble l'harmonie et la délicatesse. La coupe prend une forme de tulipe au bord légèrement évasé ce qui rend son usage plus agréable. Le nœud bien dessiné donne un équilibre et une prise pratique. La précision des scènes religieuses gravées, et sa riche ornementation en guirlandes font du calice tulipe un bouquet de louange à la gloire de Dieu.



Au XIX^e siècle des orfèvres désireront revenir à un style plus ancien et plus épuré. D'excellentes réalisations apparaissent avec le néogothique.

Vers 1890 « le moderne style » apparaît ; sa tendance à écarter toute forme précédemment employée le conduit dans l'originalité et à un dépouillement artificiel.

Le renouveau liturgique l'exploitera, ce qui accentue la perte du sacré de la messe moderne.

Faisons notre ces mots du Saint Curé d'Arles : « Rien n'est assez beau pour le Seigneur » !



Abbé Denis QUIGLEY





« Retirez-vous,
ou je vous ferai
partir. »



Juillet 1428 ! Pour les anglais, il est temps de clore cette guerre qui n'a que trop duré. Aussi, à partir d'octobre, assiègent-ils Orléans protégeant l'accès sud de notre pays. L'intervention de sainte Jeanne d'Arc qui rencontre le Dauphin à Chinon dans les premiers mois de l'année 1429, va perturber leurs plans. En effet, le roi la laisse partir pour ce verrou stratégique à la tête d'un convoi de ravitaillement ! Dès le 4 mai 1429, la bastille anglaise Saint-Loup tombe aux mains des français puis les jours suivants, une seconde et une troisième céderont sous leurs assauts. Le 8 du même mois, au pieux motif que ce jour était un dimanche, Jeanne refuse une bataille rangée, souhaitée par les anglais qui finissent par lever le siège ! Fort de ce succès, la sainte pousse le Dauphin à marcher sur Reims d'autant qu'une nouvelle victoire à Patay lui en facilite le voyage. Le sacre a lieu le 17 juillet 1429 donc avant celui de son rival, Henri VI qui, lui, ne reçut l'onction à la cathédrale de Paris qu'en 1431. Ensuite, pour Jeanne, les difficultés s'accroissent. Tout d'abord avec le roi qui semble ne plus lui accorder le même crédit, ensuite avec son échec devant Paris puis sa capture à Compiègne en 1430 et finalement avec sa condamnation exécutée à Rouen le 30 mai 1430. Mais les anglais ne peuvent se réjouir longtemps car leur pesante présence provoque de nombreux soulèvements, notamment en Picardie, en Champagne ainsi qu'en Ile de France. Dunois, La Hire accentuent leur pression. Ainsi en 1434 la Normandie est en complète insurrection, entraînant le cycle infernal des sanglantes répressions ! En mai 1435, la bataille de Gerberoy voit les troupes du comte anglais Arundel se débander. Plus important, le duc de Bourgogne qui souhaite la paix se rapproche des français dont le roi fait amende honorable de l'assassinat de Jean sans Peur. Il hâte ainsi la conclusion de cette trop longue déchirure. (Paix d'Arras, 1435). Rapidement de grandes villes sont repises : Dieppe, Montivilliers ou encore Harfleur. Enfin en 1436, Paris ouvre enfin ses portes ! 1444 sonne. Une trêve est signée à Tours entre le roi de France et son rival Henri VI d'Angleterre d'ailleurs plutôt favorable à la paix. Certes, la guerre reprendra mais à l'avantage définitif du français qui mit ce répit à profit pour réorganiser son armée. La bataille de

Formigny le 15 avril 1450 où la cavalerie bretonne fera des merveilles, le démontre. Quatre mois plus tard, il n'y a plus d'anglais en Normandie ! En Guyenne, à Castillon, une bataille rangée livrée le 17 juillet 1453, offre une nouvelle victoire éclatante aux troupes françaises comme l'atteste d'une façon sanglante les 4 000 anglais hachés par les 300 pièces d'artillerie française. Toutefois, il faut attendre le 9 octobre 1453, pour les voir définitivement quitter la Guyenne, marquant ainsi la fin de cette guerre. Quant à Jeanne, un procès en réhabilitation à l'initiative de Charles VII aboutira en 1455, soit 6 ans avant sa mort. Fin de cette guerre ? Pas tout à fait car Edouard IV d'Angleterre semble vouloir reprendre les hostilités. Le 25 juillet 1475, il débarque à Calais avec une armée de 20 000 hommes. Mais les temps ont changé ! Le 29 août 1475, Louis XI, habile négociateur, le rencontre près d'Amiens, à Picquigny où il signe un traité avec le souverain anglais qui renonce définitivement au trône de France reconnaissant ainsi le « Prudent » comme seul roi légitime. L'épilogue viendra en 1558 avec la reprise de Calais. Les conséquences d'un si long conflit sont à chercher tout d'abord vers les armées dont les pertes sont restreintes si l'on veut bien considérer le faible nombre de soldats engagés dans les batailles, rarement plus de 10 000 hommes. Toutefois, la chevalerie française subit notamment à Azincourt et Crécy, une vraie saignée car contrairement aux usages de l'époque de rançonner les prisonniers, il n'y eut pas de quartier pour elle ! De plus, les armées se professionnalisent et l'artillerie modifie les défenses du château-fort qui bientôt cédera la place aux demeures spacieuses. Enfin, seul le pouvoir royal se révèle capable de financer une armée permanente et bien équipée. En ce qui concerne la population, la peste et les disettes la déciment ! Dans ces conditions, les campagnes se désertifient et la hausse des prix est sévère ! Pour conclure, les progrès techniques comme le gouvernail d'Etambot ou encore l'amélioration de la boussole poussent les marins vers de nouveaux horizons, vers de nouvelles richesses. Bientôt un Nouveau Monde leur ouvrira ses horizons interminables.

Frère Pascal



La langue ad hoc

Le 19 mai, en fin d'après-midi, le prieuré est méconnaissable ! En quelques fracassantes et bruyantes secondes, l'appentis qui sert d'abri aux voitures, s'effondra dans un nuage de poussière blanchâtre. L'humidité et les vers ont eu raison de la charpente. Le lendemain, sous la conduite de l'abbé de Beaunay, des hommes s'affairent à sécuriser l'espace, à relever les briques et les tuiles, à rendre au lieu sa douceur. Le soleil darde impitoyablement l'endroit. Les pauvres ! Virgile serait-il devin ? *Eneides. IV* : « *Les travaux interrompus demeurent en suspens : murs menaçants, énormes.* » Jeudi 21, fête de l'Ascension, l'abbé de Beaunay célèbre les deux messes au prieuré où le nombre de fidèles est plus important que les semaines passées. Plus tard, l'église vide, le cierge pascal est retiré du chœur. Dorénavant installé vers le baptistère, sa vive flamme comme une promesse d'aurore, illumine les baptêmes...



Ce dimanche 24 marque le retour des fidèles dans nos chapelles. A la sortie, le beau temps aide à renouer des contacts certainement distendus par cette longue interruption de la pratique dominicale. En Aveyron, l'abbé Quigley en profite pour proposer à ses fidèles une journée paroissiale. Ils découvriront Saint-Chély-d'Aubrac que traverse une ancienne voie romaine reliant *Segodunum* et *Anderitum*. Petite leçon d'histoire pour les enfants qui - cela ne surprend personne - cavalèrent devant, cherchant peut-être auprès des lapins et des pâquerettes le nom actuel de ces villes !

« *C'est grave, c'est très grave !* » Manifestement le message est passé car vous étiez nombreux à l'adoration réparatrice de ce jeudi 28 organisée pour réparer l'outrage infligé à Jésus présent dans nos tabernacles ! On s'en souvient, celui de notre prieuré à Bergerac fut forcé et la Sainte Réserve dérobée. Nous ne pouvions laisser passer cette profanation sans réagir. Merci !



Quelle joie de vous retrouver de plus en plus nombreux à nos offices. Pour bien marquer ce nouveau départ, vous fûtes aussi enthousiastes à la marche-pèlerinage organisée à Fabrègues et Narbonne, le Mont Saint-Baudille et les Auzils, 9 hm pour les uns et 30 pour les autres ! Pour tous, un temps de prière et d'amitié mais aussi la mise en œuvre de la proposition de Maurice Genevoix : « *Le bonheur, on peut le posséder en respirant un peu d'air pur.* » Pendant ce temps, l'abbé Scarcella découvrait celui des 1300 m d'altitude de Font-Romeu où il célébrait une messe pour des fidèles bien isolés.



Nos dévotions ont repris heureusement leur cours habituel ; ainsi en est-il du premier vendredi et samedi du mois. Une belle habitude qu'il faut maintenir ! Dimanche 7, juin, fête des Mères. Dans la sacristie, les enfants évoquent leurs achats secrets, prémices d'un sourire maternel désiré. Il me revient en mémoire les propos de Charles Dickens : « *Il est indubitable que tous les hommes remarquables ont des mères remarquables !* »

Ce samedi-dimanche fut magnifique ! A Fabrègues, vers 17 h une messe suivie par la conférence de l'abbé de Beaunay. Pour aider la vingtaine de participants, une feuille avec le plan fut distribuée pour le plaisir de tous si l'on en juge par le silence qui soudain s'installa. Pour vous monter le sérieux de la chose et vous inciter à venir, je vous en livre quelques mots : « *Rappel sur la notion d'apostolat, développer les vertus nécessaires et l'apostolat des activités, voisinage, paroisse* », Ensuite, mise en pratique au cours d'un dîner tiré du sac dans le parc où le soleil encore puissant offrait ses couleurs sur le déclin. Puis, les complies que nous chantons d'ailleurs fort bien. Le lendemain après la messe, une procession dans le parc du prieuré, permit aux 140 fidèles recueillis de renouveler leur foi en la Présence Réelle. Faut dire, qu'après le sermon émouvant de profondeur, il était difficile de faire moins. Je vous souhaite de bonnes vacances au milieu de vos enfants, de vos familles tout en vous rappelant l'une de nos devises que je vole à Ingmar Bergman, célèbre réalisateur suédois : « *Faire en sorte de ne pas être ennuyeux* ».



Formatrices,
réunion des étudiants



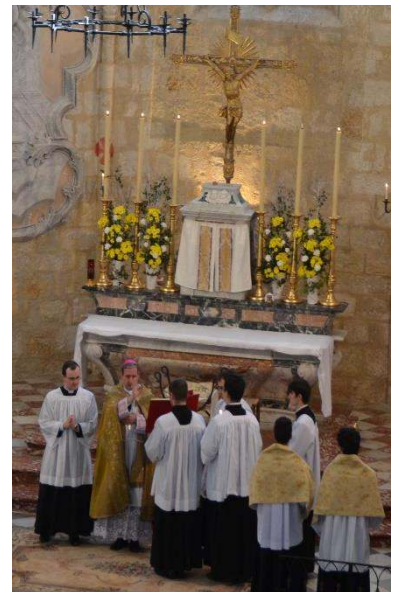
édifiantes,
pèlerinage les Auzils



amicales,
randonnée



spirituelles,
confirmation à Narbonne



Pour la rentrée, prenez la
résolution de rejoindre l'une ou
l'autre des activités proposées.

Elles sont :

pour tous les âges !

patronage



conviviales,
journée travaux



En Aveyron

Près de Rodez

Château de Druelle, 4 Rue des Noyers 12510 Druelle

Messes le 25 juillet à 18h30 et le 26 juillet à 10h30

Messe le 15 août à 10h30

Messes le 22 août à 18h30 et le 23 août à 10h30

Près de Millau

Château de Cabanous, 12100 Saint-Georges-de-Luzençon

Messes les 12 et 26 juillet à 17h

Messes les 9, 15, 23 et 30 août à 17h

Coordonnées

Prieuré Saint-François-de-Sales

1 rue Neuves-des-Horts

34690 FABREGUES

Tel : 09 81 28 28 05

@ : 34p.fabregues@fsspx.fr

Site internet : <https://tradition-catholique-occitanie.fr>

Abbé Berthe : 09 81 28 28 05

louismarie.berthe@gmail.com

Abbé Quigley : 06 95 56 89 86

Abbé Scarcella : 07 83 89 46 00

Frère Pascal : 06 40 14 49 57